

**75 Il peut y avoir des faibles d'esprit à qui l'on ne puisse faire entrer dans la tête le concept "je". De tels êtres n'apprendraient pas l'usage du mot "je"...Mais à qui puis je décrire ce que de tels êtres sont incapables d'apprendre? N'est ce pas seulement à celui qui l'a appris ?**

**REMARQUES SUR LES COULEURS  
WITTGENSTEIN**

**LE SUJET EN QUESTION : MYTHE ET EN-JEU DE L'EDUCATION**

La notion de "sujet" n'est-elle pas un mythe ? Autrement dit les réflexions des chercheurs en éducation ne répercuteraient-elles pas un mythe vivant, à savoir " l'histoire vraie " de l'homme comme sujet ? " *Dans les sociétés où les mythes sont encore vivants, on distingue les mythes comme "histoires vraies", mythes qui ne doivent être évoqués ou récités que dans un contexte particulier des contes ou des fables comme "histoires fausses" qui rapportent des aventures merveilleuses avec des personnages héroïques souvent sauveurs du peuple, elles sont racontées n'importe quand et n'importe comment.*" (1963). Et Mircéa Eliade poursuit " *La spéculation philosophique permet d'aller au delà de la mythologie en démythisant, quoiqu' elle ait réussi à survivre de manière camouflée...*"

Nous tenterons donc de présenter de manière diachronique et synthétique la constitution originaire de cette notion de sujet en suivant la typologie descriptive d'Aristote dans *La Poétique* : " *Parmi les mythes, les uns sont simples et les autres implexes, et en effet les actions dont ces mythes sont la mimesis se présentent d'abord comme étant telles...J'appelle action simple celle dans laquelle, tout en demeurant une et continue, le changement survient sans péripétie ni reconnaissance. J'appelle implexe celle dans laquelle le changement se fait avec reconnaissance ou péripétie, ou avec les deux...La péripétie est le revirement des actions en leur contraire...La reconnaissance est un revirement du non-savoir au savoir...Mais il y a une troisième partie du mythe : le pathos ou action destructrice ou douloureuse ...*" (livre X, 322 avJ.C). Ces retournements perpétuels entre mythe simple et mythe implexe seront montrés dans la première partie.

**I DU SUJET COMME MYTHE SIMPLE AU SUJET COMME MYTHE  
IMPLEXE**

**A LE SUJET COMME MYTHE SIMPLE**

**La naissance de l'individualité**

Comme l'écrit Ernst Cassirer dans " *Individu et Cosmos dans la philosophie de la Renaissance* , c'est avec le livre de Nicolas de Cuse *La docte ignorance* (livre III ) que

s'inscrit la conquête d'un nouveau statut de la pensée comme puissante individualité. Cette rupture peut s'opérer de manière paradoxale grâce à la "coïncidence des opposés" où Dieu se trouve être le plus infini et le plus dense et ponctuel ; cette coïncidence permettant l'identification ontologique de deux êtres antithétiques comme l'âme et Dieu. La vie intellectuelle devient une puissance infinie et active. **Les "formes réfléchissantes" ne sont plus des copies de Formes Idéales comme chez Platon, mais l'inscription dans le monde réel d'un esprit comme intériorité active.**

Mais il faut immédiatement préciser que cette nouvelle perspective sur l'âme "diamant finement taillé" se double d'une autre vision du cosmos, ordre rationnel avec lequel on peut entrer en relation. Les décentrages s'effectuent. Le monde sensible acquiert valeur et réalité. Les couplages s'opèrent alors entre la conscience esthétique et mathématique du monde comme le signale Paul Valéry dans l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*. Pour la Renaissance, le rapport s'instaure entre la beauté du monde et la puissance créatrice de l'homme : en seront pour preuve les écrits de Léonard de Vinci et de Pic de la Mirandole.

Plus avant sans jamais prononcer le terme de sujet, Montaigne tente dans l'*Apologie de raimond sebond* la description d'un individu singulier, la connaissance concrète de la vie singulière d'un homme déployant son activité dans un monde réel et concret et La Boétie précisera dans le *Discours sur la servitude volontaire* que la structure fondamentale de cet individu est la liberté. Ainsi sont posés les fondements de la saisie de soi comme sujet individuel libre, soixante ans avant le *Discours de la méthode* qui inscrira le sujet dans l'histoire des idées.

### **La constitution de la subjectivité : Descartes et Spinoza.**

Dans les *Méditations* Descartes pose la certitude du "je". Seule l'expression du *cogito* permettra cette expérience surdéterminée "je doute, je pense, je suis", sorte de conscience en première personne et existence véritable. Ainsi trois dimensions sont données en un seul acte de pensée dans le *cogito ergo sum* : la conscience, la conscience de soi et la conscience d'exister. L'évidence intuitive du "je" fonde originellement toute connaissance comme il se fonde lui-même en tant qu'universel concret. Ni le terme de réflexion, ni le terme de sujet ne sont inscrits. Le "je est un moi qui peut et doit se connaître "lui-même" puisqu'il est tout entier défini comme pensée.

Mais la modernité de Descartes ne se situe pas dans le "je" comme condition de possibilité gnoséologique...mais plutôt dans ce "je" qui ouvre "la sphère de l'ego", véritable champ élargi aux volontés, désirs, émotions, sensations, perceptions. Husserl révélera cette vie de la conscience comme "coeur précieux de la phénoménologie".

Comme Descartes n'avait pu unifier le sujet qu'à l'aide de la glande pinéale en raison du dualisme des substances de l'âme et du corps, Spinoza relira ce problème en instaurant la doctrine du parallélisme. L'homme devient un individu singulier qui exprime deux attributs d'une substance infinie : l'aspect du corps singulier est en même temps "idée de ce corps" ou conscience. C'est ainsi qu'un affect est simultanément un mouvement du corps et un contenu de conscience, une idée. L'esprit humain est non seulement idée du corps mais encore "conatus" dont la puissance dynamique d'exister tendra vers la joie car l'esprit et le corps se saisiront comme exprimant plus de réalité. La réflexivité ou "idée de l'idée" rend possible le déploiement des désirs comme série des affects actifs. L'individu spinoziste est une même puissance concrète et qualitative qui se fait passion ou action. Il peut ainsi aller de la servitude de l'ignorance à la liberté de la réflexivité. **Mais ce mythe simple allait rebondir comme mythe implexe...**

## **B LE SUJET COMME MYTHE IMPLEXE**

## La péripétie de la dualité

En étant entré dans la subjectivité par le *cogito*, Descartes la conduisait irrémédiablement vers la dualité des substances de l'âme et du corps, dualité qui se répercute dans l'histoire des Idées sous diverses expressions.

Par exemple, Shopenhauer, lui aussi, dans *Le monde comme volonté et comme représentation*, décrit un individu dualiste composé de volonté donc de désirs et d'affectivités et d'intelligence donc de raison et de réflexion. Le moi pour lui n'est qu'assoiffé de plaisirs éphémères. Ainsi, l'homme se retrouve ballotté entre la souffrance et l'ennui. Comme le désir égale le manque mais que le "vouloir vivre" ontologique refuse le suicide, cet auteur ordonne des "calmants de la volonté" afin que l'individu puisse entrer dans une vie supportable de sagesse et de contemplation. Et tout individu libre peut choisir cette voie.

De même, dans *Post criptum aux miettes philosophiques* (1855) Kierkegaard écrit : la subjectivité est la vérité fondatrice. La subjectivité est une conscience concrète qui est à la fois réflexivité, existence et choix éthique. L'individu est une exception. Du stade existentiel ou érotique qui engendre l'angoisse au stade éthique amené par le dédoublement réflexif ou regard sur soi on entre dans le stade religieux faisant accéder la subjectivité à l'absurde et à l'ouverture vers la foi.

De même, Bergson dans les *Essais sur les données immédiates de la conscience* (1889) décrit la conscience comme "moi superficiel", intelligent pragmatique et social, et comme "moi profond", intériorité et authenticité, seul en mesure de rendre compte de la singularité d'individu. A travers ce dernier se réalise une synthèse originale entre la cohérence d'un individu singulier et l'imprévisibilité d'une conscience libre qui s'invente elle-même en se déployant à la manière de l'artiste qui ne prévoit pas son oeuvre avant de la réaliser mais la réalise en l'inventant. La conscience devient ainsi une durée qualitative.

De même, à un autre niveau, une rupture est aussi introduite par Rousseau. Il sépare la conscience "instinct divin" de l'homme sujet social inauthentique afin de lutter contre les "philosophes" matérialistes et sensualistes de son siècle tels Condillac, Diderot, D'holbach, La mettrie, Destutt de Tracy, Voltaire... Mais cette péripétie de la dualité allait être surmontée par Kant.

## La reconnaissance ou le revirement du non savoir dualiste au savoir du sujet transcendantal

Lors de la *Critique de la Raison pure*, Kant postule un sujet théorique fruit d'un raisonnement épistémologique. L'*ego* désigne une opération origininaire de synthèse logique à postuler comme permissivité de connaissance. Comme sens externe il permet la perception du monde et de l'espace et comme sens interne il permet la perception du temps comme forme. **L'*ego* chez Kant n'est donc pas l'objet d'une expérience existentielle mais il n'est pas non plus l'objet possible d'une connaissance, il est comme un point aveugle qui rendrait possible tous les regards.** Lors de la *Critique de la raison pratique*, Kant ne sauve pas plus le Sujet moral car il n'est qu'activité de la Raison, pure forme d'obéissance à la loi morale sans motivation concrète. Agent moral des impératifs catégoriques ou permissivité logique ou synthétique des contenus de connaissances, le sujet n'est plus un sujet dont on puisse avoir ni la conscience ni l'expérience.

Cependant la démarche cartésienne allait induire aussi un autre retournement, à savoir le ***pathos* ou dernier moment du mythe implexe.**

## II DE LA PERTE DU SUJET A SON ETERNEL RETOUR

## A LE MYTHE DU SUJET COMME PATHOS

La démarche cartésienne est paradoxale car c'est dans l'apogée hyperbolique du doute qu'elle découvre la certitude et l'évidence du "je". Alors, les empiristes sensualistes Bacon, Locke, Condillac permettront à Hume de décrire l'esprit humain comme un "théâtre d'impressions de réflexion" issues des sensations. N'ayant que des sensations externes ou internes l'individu ne peut se connaître lui-même. Il n'est ni une âme, ni une conscience, et certainement pas un sujet. Il n'est que pur spectacle de ses habituelles connexions de fait qu'il transcrit en lois scientifiques.

Mais plus avant l'individualité subjective est niée :

-avec Hegel où la conscience singulière en chaque individu correspond à un moment logico-ontologique du mouvement global de l'humanité considérée comme une entité qui traverserait toutes les époques en se construisant comme esprit universel et comme absolu. Selon cet auteur, l'empirisme serait une doctrine de la "conscience naïve" comme certitude sensible. Ensuite, l'esprit deviendrait perception par le travail des contradictions dialectiques. Puis, il deviendrait entendement ou esprit analytique et scientifique, puis il se dépasserait dans la Raison ou loi du cœur active et enfin se réaliserait en Savoir absolu réconciliant la nature et l'esprit par la patience du concept. Le sujet est donc oublié au profit de l'esprit universel.

-et avec Nietzsche où la conscience est illusion. Il n'existe donc ni esprit, ni sujet. Le moi n'est que le nom fictif des instincts de puissance "*rien n'est autant illusion que ce monde intérieur que nous observons avec ce fameux sens intérieur*" (*Volonté de Puissance* p262). Cet auteur décrira même dans le *Gai Savoir* les hommes comme des animaux qui se crurent intelligents "*...il y eut une fois une étoile sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus arrogante et la plus mensongère de l'histoire universelle mais ce ne fut qu'une minute. A peine quelques soupirs de la nature et l'étoile se congela, les animaux intelligents durent mourir.*"

Mais face à ces refus de la subjectivité, un travail sur la conscience s'impose. **Et le mythe simple réapparaît.**

## B L'ETERNEL RETOUR DU SUJET

### La conscience constituante

Husserl décrit les contenus et les significations qui apparaissent dans la conscience. Il abolit donc la distance entre le sujet qui connaît et ce qui est connu. Par l'intentionnalité, la conscience est une activité donatrice de sens, elle ne reçoit pas un objet tout constitué mais elle en constitue son sens par le mouvement même par lequel elle se dirige vers lui. L'intentionnalité est cette activité par laquelle une conscience se pose comme contenu de pensée ou noèse et pose par là même un objet pensé ou noème. L'intentionnalité est active et donatrice de sens en tant qu'elle est l'opération constituante d'un noème par une noèse. La "conscience naïve" croit recevoir un monde tout constitué alors qu'elle est la source fondatrice de son sens. Le primat du sujet sur l'objet est atteint et le sujet est rendu actif. "***Par l'époque phénoménologique je suspends toute adhésion naïve au monde et atteint le sujet...***"

D'autres auteurs existentialistes approfondiront encore cette notion de sujet. Pour Jaspers, je me fais existence, j'effectue le bond existentiel car dans le moi est toujours donnée la certitude qu'en dernière instance il est dans le moi quelque chose qui ne tient qu'à moi. Et plus encore, la description de moi-même, la conscience absolue est existence et

transcendance, elle dépasse l'empiricité à travers des situations limites comme l'échec, la faute...D'ailleurs, cette prise de conscience morale à travers les expériences négatives sera réexprimée par Jean Nabert. Et pour Robert Misrahi, la théorie du "sujet intégral" permettra de résoudre la crise de la philosophie ; le sujet est désir et ce désir n'est que réflexivité, choix, création de sens et poursuite de buts et de valeurs. Par cette définition du sujet, on engendrera la réflexion éthique comme médiation désormais privilégiée.

Seulement Heidegger en retravaillant la théorie Husserlienne du sujet comme mythe simple allait provoquer la **résurgence du sujet comme mythe implexe** dans ses deux moments de péripétie et de reconnaissance...

### **La reconnaissance de l'ex-sistant comme être-là**

Pour Heidegger, Descartes a eu le tort de ne rien dire du *Sum* dans le *cogito ergo sum* d'où la distinction entre l'ordre ontologique(*sein*) et l'ordre ontique (*seiende*). Il faut donc partir du *Dasein* et de ses existentiels qui illustreront la **péripétie du sujet**. En premier lieu, le *dasein* de la banalité quotidienne avec la préoccupation perceptive ou pragmatique dont le rapport au monde est toujours utilitaire ; d'où l'ustensalité comme donnée fondamentale du rapport existant monde. En second lieu, la préoccupation révèle que l'être là est toujours le déploiement d'un possible ou projet. Pour ce faire, le deuxième existentiel sera la sollicitude à autrui ou l'être avec. Il nous révèle l'essentialité de notre relation à l'autre, mais cette essentialité nous entraîne aussi dans l'anonymat du "ON"; rapport impersonnel à quelqu'un et à tous. Ce rapport impose le bavardage de la conscience collective comme structure intime de la banalité. Le bavardage est un divertissement qui implique l'irresponsabilité et la déchéance du *Dasein* tombé parmi les choses ou les outils. Et cet être là, dévoilé par l'ustensalité de son rapport au monde de la technique et par l'anonymat de son rapport aux autres devient "déréliction" et "inauthenticité".

Il faut donc passer par ce moment d'effondrement pour que s'opère le moment de **reconnaissance du sujet**. Alors, le "*dasein*" et le "On" manifesteront leur authenticité dans l'angoisse : seule l'expression de l'existence déchée permettra d'atteindre le troisième existentiel ou souci. Le passé est oublié de l'Être, le présent est anonyme, seul l'avenir pourra exprimer notre structure projective de transcendance. L'anticipation de soi et le pouvoir être seront révélés par la mort comme possible ; d'où la conscience active de la vacuité de toutes les actions et l'amour du destin . **Seule la mort donne un sens au *Dasein***.

Et ce sens paradoxal inscrit à nouveau le mythe du sujet dans le **troisième moment du mythe implexe, à savoir son "pathos"**.

## **C DE LA RECONNAISSANCE DU SUJET A SA NEANTISATION DIALECTIQUE**

### **Le sujet comme "en-soi, pour-soi"**

Chez Sartre, le "pour soi" n'est pas un sujet. Il se nie par rapport au monde et se nie par rapport à lui même mais ce sont ces négations qui le constituent. Il se définit par la négation du monde auquel il s'oppose et dont il se distingue par la négation de son passé qu'il n'est plus et par la négation de son avenir qu'il n'est pas encore. Mais de plus, l'être pour soi n'est pas l'être qu'il est, à savoir sa situation. Le "pour soi" est projet ; il est présence à soi comme néantisation. Mais grâce à cela il est dépassement de tous les déterminismes et se constitue comme temporalité et liberté. Ni le sujet "je", ni le sujet transcendantal n'ont d'existence : ils ne sont reconstitués qu'a posteriori par la conscience actuelle. Ils sont le fruit d'une réflexion impure. Dans la *Critique de la raison dialectique*, la structure des ensembles pratiques est

telle que l'individu est une totalité détotalisée et que sa *praxis* se fige en pratico-inerte machines, institutions, logiques objectives.

L'individu n'est jamais un sujet ; il n'y a de sujet que comme "praxis-sujet" c'est à dire comme action pratique collective. Malheureusement, elle tombe irrémédiablement dans la "praxis-objet". Le sujet est donc renvoyé de manière perpétuelle à l'inertie de son aliénation et au vide de la liberté. De plus, dans sa relation à autrui, il est "objectivé", choséifié par le regard ...Ce qui entraîne la relation conflictuelle des sujets entre eux dans la dialectique de leur "en-soi" "pour-soi".

### **Le sujet dépossédé de lui même**

Le conflit avait déjà été exploité par Freud en psychanalyse entre les trois instances constituantes de l'individu. La dynamique de l'inconscient déguisera même le sujet. Lacan reprendra cette idée de manière plus Sartrienne. Ses analyses de la paranoïa lui montreront que le sujet n'est pas un *cogito*. Il est tout entier désir, mais ce désir est dépossédé de lui-même. Il n'est qu'une chaîne signifiante attachée au désir de l'autre. Le sujet est alors vide et béance. Il n'a pas de contenu et n'est constitué que par les références au désir de l'autre "CA parle en nous" : or le ça est le véritable objet du désir comme pulsion de mort, comme béance et comme parole jamais entendue.

### **La subjectivité dépréciée**

D'autres auteurs comme Levinas et Ricoeur autorisent une dépréciation de la subjectivité. Levinas abaisse et identifie le sujet au "moi" conçu comme simple vitalité ou *conatus* : ce dernier étant défini comme "spontanéité aveugle des désirs". La subjectivité devient alors renoncement, effacement et passivité totale.

Ricoeur pense revenir au sujet en l'éclairant à partir du langage et de la linguistique. L'herméneutique, même si elle parle en première personne récuse le *cogito*. Il ne faut plus confondre la "persévérance de l'identité" de l'individu à travers l'espace-temps dans ses actions *IDEM* et l'identité du soi qui est un maintien de soi face à autrui *IPSE*. Il y a donc opposition de la même et de l'ipséité de la personne transcendante. Seule l'ipseité s'enracine dans l'engagement moral à l'égard d'autrui ; seule elle peut être témoin de la liberté morale. Cette analyse séparatiste entre l'immutabilité du caractère ou même et l'immutabilité de soi face à autrui déstructure la subjectivité.

Si, à propos du "sujet", l'histoire de la pensée classique et moderne nous permet de rebondir de manière indéfinie de la constitution de mythes simples en mythes complexes, qu'en ont retenu les sciences humaines et à l'intérieur de ces dernières les sciences de l'éducation ? Il semblerait que les enjeux dus à l'épistémologie aient inversé le processus...L'épistémologie canonique aurait postulé le sujet abstrait et réel en annihilant le sujet connu. L'épistémologie constructiviste aurait réhabilité un sujet chercheur et constructeur plus vivant tout en maintenant le concept de l'objet de science devenu pluriel.

## **II L'ÉPISTEMOLOGIE : PERTE ET PERMISSIVITÉ DU SUJET**

### **A L'ÉPISTEMOLOGIE CANONIQUE**

**Les Sciences de l'éducation**, par souci de respectabilité et de légitimité scientifiques, cherchent leurs références épistémologiques dans le "champ des Sciences dures" en

empruntant le paradigme de la causalité et en postulant les objets de recherche comme extérieurs aux chercheurs. Elles **résident dans le cartésianisme et pensent la séparation du sujet et de l'objet. Les deux sont postulés comme existants** : *“dans la relation pédagogique, le maître est le sujet de la relation et l'élève son objet. Nous trouvons, par exemple, sous ce "chapeau", les psychologies du comportement dont l'ambition consiste à vouloir démonter le sujet pris comme objet selon une vision mécaniste de l'homme et de la société. Elles tendent à chercher à développer des isomorphismes entre l'être-objet et la description que l'on peut donner. Ces isomorphismes sont aussi bien théoriques que pratiques. Ainsi, dans cette perspective, former un enseignant compétent reviendrait à en faire un homme qui appliquerait les acquis de la "science" au plus grand nombre, pour le plus grand bien économique de tous en opérant selon des procédures modélisées idéalement, et simplificatrices, sans embarras mineurs, et grâce au recours à un causalisme explicatif fondamental “* (ARDOINO BERGER 1994). On trouve aussi cette tendance dans l'approche intitulée "Evaluation sommative" : *"la question est donc bien, pour l'évaluateur-examineur d'évaluer des produits (résultats, comportements), des procédures (méthodes, techniques que l'élève s'est plus ou moins appropriées et qu'il utilise), et des rapports entre les produits et les procédures. Il s'agit là des objets de l'évaluation sommative."*(Bonniol 1988). Les Sciences de l'éducation sont alors positivistes et objectives. *"L'objectivité va reposer essentiellement sur deux opérations : premièrement, sur celles de **mesure** qui sont les conditions du repérage de la conformité des résultats, deuxièmement, sur l'hypothèse de la **réduction du sujet connaissant à un simple sujet épistémique interchangeable** ... ceci se traduisant par toutes les procédures docimologiques dont la fonction est de réduire au maximum la subjectivité des appréciations de telle manière qu'on puisse en homogénéiser les pratiques et les assimiler à ce que seraient des pratiques scientifiques de type universel"*(BERGER 1991). Si on analysait les options sus-dites en **Sciences de l'éducation** à l'aide de l'Analytique Transcendantale kantienne, elles **se liraient alors sous les "catégories" de "quantité", de "causalité" et de "concept"**.

A son âge canonique, "l'épistémè " des Sciences de l'éducation serait empruntée de manière analogique aux sciences dures sans avoir réfléchi sur la justification de cet emprunt. Or, *"elles ont assimilé de manière hâtive des objets-sujets hétérogènes avec des objets inertes et homogènes "*(ARDOINO BERGER 1994). **C'est la croyance en l'universalité de la démarche scientifique qui justifie cette assimilation. Heureusement, Bachelard allait réhabiliter un sujet constructeur de mondes scientifiques.**

## **B L'ÉPISTEMOLOGIE CONSTRUCTIVISTE**

Puis, les Sciences de l'éducation ont épousé le modèle constructiviste. Parti d'une réflexion sur la démarche de la science, dans son travail de détermination de l'être du phénomène, Bachelard parvient à une nouvelle conception de l'objet de la connaissance. Cet auteur, digne héritier de la construction kantienne du phénomène par le sujet , ouvre la *Formation de l'Esprit Scientifique*(1938) sur cette phrase célèbre : *"Rien ne va de soi. Rien n'est donné, tout est construit "*. Il s'érige en contradicteur du *Discours de la Méthode* par une épistémologie qu'il veut non cartésienne. Fondamentalement moderne, pour lui *"un discours sur la méthode ne décrira pas une constitution définitive de l'esprit scientifique "*. Les idées d'une "épistémologie historique" et d'une histoire épistémologique en découlent : un discours sur la méthode scientifique sera toujours un discours de circonstance. Il sera simplement contingent.

**Mais, comment le sujet construit-il la connaissance ?** Sa démarche, constitutive de toute connaissance scientifique, s'approche du réel : elle n'est pas approximative, mais "approchée" avec une plus grande précision, car elle "s'approche" à travers un effort de constitution plus précise de l'objet. Ceci suppose, d'une part, la réduction de la détermination

phénoménale (ou phénoménologique) à la mesure, et, d'autre part, la fixation minutieuse de méthodes de mesures différentes suivant les degrés différents de précision. Tout est inclus dans les lignes suivantes : *"Devant le réel le plus complexe, si nous étions livrés à nous-mêmes, c'est du côté du pittoresque, du pouvoir évocateur que nous chercherions la connaissance : le monde serait notre représentation. Par contre, si nous étions livrés tout entier à la société, c'est du côté du général, de l'utile, du convenu, que nous chercherions la connaissance : le monde serait notre convention. En fait, la vérité scientifique est une prédiction mieux, une prédication. Nous appelons les esprits à la convergence en annonçant le nouvel essai scientifique, en transmettant du même coup une pensée et une expérience, liant la pensée à l'expérience dans une vérification : le monde scientifique est donc notre vérification"*.

Et Bachelard appelle par ces lignes à une liaison du sujet et des expériences, liaison mettant en péril la dichotomie du paradigme de la représentation de l'épistémologie canonique.

### **Le sujet comme projets**

Se trouve donc posée une des idées les plus fortes de la philosophie de la connaissance : celle de la solidarité intime du sujet pensant et du réel. On ne peut admettre, ni une pensée séparée du réel, qui ne serait qu'une pensée vide et immobile, ni un réel étranger radicalement à la pensée. Elle n'existe que dans son effort pour constituer le réel, **le réel n'existe qu'en tant qu'il confirme les "projets" du sujet qui le pose en le conquérant**. C'est ce qu'affirment nettement le titre de deux des derniers ouvrages : d'une part, le rationalisme n'est tel que s'il est appliqué, mais d'autre part, le matérialisme n'est tel que s'il est rationnel...

La connaissance de la réalité n'ayant d'autre réalité que la représentation que s'en construit un sujet, l'interaction *"image de l'objet et sujet est précisément constituée de la construction de la connaissance"*. **La réflexion épistémologique n'est plus définie par son objet mais par le projet du chercheur**, et les méthodes qu'elle mettra en oeuvre ne s'évalueront plus à l'aune de son objectivité mais à celle de sa projectivité encore entendue comme pertinence par rapport au système observant de telle ou telle proposition construite. Mais Bachelard allait aussi permettre par son refus du simple d'entrer dans la complexité du réel.

## **C L'ÉPISTEMOLOGIE COMPLEXE**

Edgar MORIN réclame le passage à un autre ordre d'intelligibilité : *"la circularité constructrice de l'explication du tout par les parties et des parties par le tout ... dans le mouvement même qui les associe"*, véritable **confluence** des deux et la réalité devient non seulement unité globale mais aussi *"unitas multiplex"*. Là se situerait la référence explicite à LEIBNIZ et à son livre *La Monadologie*. LEIBNIZ entend la "monade" au sens d'un "point" métaphorique d'expressions infinies. MORIN comprend la monade en ce sens : *"Le point est un abstrait ... Le point serait donc l'intersection d'une infinité dans une unité ; le privilège de cette unité, c'est qu'elle renvoie à une infinie richesse"* (1714). Mais tout sujet est monade, comme toute réalité aussi, ce qui complexifie les problèmes épistémologiques de toute connaissance.

Lors d'un entretien avec J. Ardoino, E. Morin rappelait la nécessité d'inclure et non d'exclure l'observateur dans l'observation sous peine de tomber dans un péché de théorisation abusive toute idéologique. Ce qui nécessiterait une "connaissance de la connaissance", idée déjà spinoziste décrite comme "idée de l'idée". Une des possibilités du sujet-chercheur

demeure celle d'accéder à son implication, à savoir tenter de poser la nécessité du principe de la "pensée paradoxale" autorisant l'intuition de l'observation-implication.

**Au demeurant, puisque "l'organisation dépend d'un observateur et par conséquent d'un système d'interprétations.... L'homme serait donc "sapiens " et "demens " avec la nécessité de réintroduire l'imaginaire et le mythologique dans sa définition .** De plus, la fonction éducative se doit d'être entendue non pas au sens restrictif de l'institution, mais plutôt dans celui plus large de la culture car les processus éducatifs sont de véritables phénomènes anthroposociaux où **"la culture serait le lien organique de l'éducation et de l'anthropologie"**. Phrase d' Edgar Morin que l'on pourrait confondre avec le leitmotiv d'une *"psychologie culturelle "* réclamée par J.S.Bruner.(1996)

Dans le champ des sciences de l'éducation, le concept de *"pluriréférentialité "* cher à J.Ardoino explicite que chaque approche d'un chercheur s'effectue dans son inscription historico-temporelle et dans ses *"allants de soi "* théorico-affectifs et éclaire l'objet de son point de vue. De là, l'apparition de multiples champs de références possibles dont aucun ne permettra de cerner l'objet, car on ne peut, ni additionner les divers points de vue, ni les homogénéiser. Cette *pluriréférentialité* est le témoin de la dialectique permanente des regards différents et hétérogènes. **Les sciences de l'éducation réinvestiraient alors le sujet chercheur d'après les catégories de qualité, de relation et de temporalité.** Mais, *"l'histoire et la temporalité du chercheur introduisent rupture, contradiction et conflictualité...avec l'intersubjectivité, il faut prendre en compte la notion de négativité-capacité des sujets de déjouer par leur contre-stratégie les stratégies dont ils se sentent les objets, y compris, bien entendu les stratégies de recherche-* ( Ardoino 1994). Avec ce genre de notion, la rationalité cartésienne tout comme l'"esprit positif "de toute science sont définitivement évincées . Il n'y a plus de réalité reconstituable par l'oeil du savant ; pire, c'est le point de vue du chercheur qui bricole une méthode, fabrique un objet de recherche. La complexité renvoie à l'inévitable production d'une opacité nouvelle au fur et à mesure que la connaissance se construit", d'où la tentation d'un scepticisme profond car *"toute connaissance est en même temps reconstruction progressive de l'ignorance "*. En raison de cela, ne pourrait-on pas préférer comme J.J. Bonniol : *"l'élargissement de la démarche scientifique, qui sort du stéréotype hypothético-déductif, ne suffirait plus à justifier un impérialisme scientifiste pour la compréhension du monde : la peinture de Cézanne m'en dit aussi long et plus sur la montagne Sainte-Victoire que toute la géologie, et Brel sur les Flamandes que toute la sociologie..."* Ou encore avec ces mots d'E.Morin : *"la complexité est un progrès de connaissance qui apporte de l'inconnu et du mystère. Le mystère n'est pas que privatif. privatif ; il nous libère de toute rationalisation délirante qui prétend réduire le réel à de l'idée, et il nous apporte, sous forme de poésie, le message de l'inconcevable "*.

Mais cet inconcevable n'est-il point la nécessité de postuler le sujet après ce mouvement de démythisation rationnel qu'a été l'épistémologie ?

## LE MYTHE DU SUJET EN EDUCATION

Lorsque J.Ardoino énonce son tryptique "agent, acteur, auteur", il suggère simultanément la finalité de toute éducation : permettre à chaque sujet de devenir "auteur" de lui-même. Et il induit aussitôt **la visée du sujet comme coeur précieux et en-jeu des sciences de l'éducation.** Le sujet ne peut pas s'instaurer comme simple rouage ou "agent" passif agi par les conditions historico-sociales, mais ne se résoud pas non plus à être "acteur" ou simple expression individuelle d'une partition déjà écrite ; il est donc celui qui s'invente en écrivant et son rôle et sa partition à tous moments de sa vie et en les jouant tels qu'il le désire quelles que soient les conditions socio-culturelles dans lesquelles il est impliqué.

Lorsque J.J.Bonniol instaure l'adage : "le formateur est un passeur", il postule de manière implicite la possibilité pour un sujet de s'approprier en le transférant (Genthon) ce dont le formateur a été la trace vivante. En platonicien, il montre le formateur comme celui qui se remémore et actualise la connaissance en dialoguant avec les autres ; autres "Ménon" qui la parleront autrement à leur tour... Cette maïeutique présuppose elle aussi les sujets tout comme la notion d'éducabilité de G.Avanzini témoigne à la manière de Rousseau d'une perfectibilité des humains.

Lorsque les didacticiens, imitant en ceci la constitution du Contrat social comme pacte originaire instaurent le "contrat pédagogique " comme centre de la vie de toute classe,ils postulent des "parties prenantes"ou sujets contractant ; de même, lorsque les sociologues de l'éducation pointent l'inégalité scolaire, n'est ce pas pour lutter contre une inéquitable réalisation des sujets ; et encore, lorsque les théories de l'évaluation prônent l'auto-évaluation, ne véhiculent-elles pas aussi le postulat implicite d'un "soi-même" ?

Alors si l'on se doit de postuler le mythe du sujet en éducation, il ne faudra jamais oublier d'inscrire dans le *cursus studiorum* les moments et imbrications de la mythisation et de la démythisation, ne serait-ce que pour laisser le choix aux générations futures... Seules des visions plurielles à travers les âges autoriseront les sujets à découvrir leurs "résonances constitutives "(Peyron-Bonjan 1996) et à s'inventer. Là réside l'en-jeu de l'éducation.

**Christiane Peyron- Bonjan** UNIVERSITE LYON LUMIERE II  
COLLOQUE AFIRSE RABAT MAROC 1997

Christiane Peyron- Bonjan UNIVERSITE LYON LUMIERE II COLLOQUE  
AFIRSE RABAT MAROC 1997